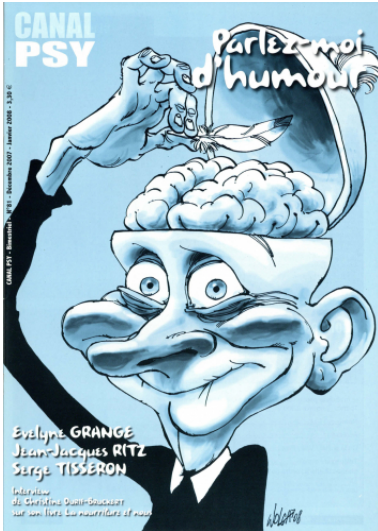




Canal Psy

ISSN : 2777-2055

Éditeur : Université Lumière Lyon 2

81 | 2008

Parlez-moi d'humour

Illustration : Julien Wolga

🔗 <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=2806>

Référence électronique

« Parlez-moi d'humour », *Canal Psy* [En ligne], mis en ligne le 26 février 2021, consulté le 12 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=2806>

DOI : 10.35562/canalpsy.2806

SOMMAIRE

Anne-Claire Froger
Édito

Coup de cœur

Jean-Marc Talpin
Doris LESSING, *Les grands-mères*

Dossier. Parlez-moi d'humour

Évelyne Grange-Ségéral
L'humour ? Un préservatif groupal

Jean-Jacques Ritz
L'humoriste : un artiste entre jouissance et souffrance ?

Serge Tisseron et Anne-Claire Froger
Entretien avec Serge Tisseron

Interview

Christine Durif-Bruckert et Anne-Claire Froger
Entretien avec Christine DURIF-BRUCKERT

Édito

Anne-Claire Froger

TEXTE

- 1 Dans ce numéro 81, nous avons choisi de nous arrêter sur un thème peu traité, celui de l'humour. Tournure d'esprit propre à l'humain, celle-ci fut considérée au fil de l'histoire tour à tour comme diabolique ou d'inspiration divine avant de trouver aujourd'hui une liberté d'expression.
- 2 Ainsi dans le roman *le Nom de la rose* de Umberto Eco, l'intrigue tourne autour de la quête et de l'interdit qui porte sur la lecture d'un livre considéré comme hautement sulfureux, le second tome de la poétique d'Aristote, entièrement consacré à la comédie et au rire. Par son aspect sulfureux, ce livre est tenu secret et son existence cachée. Il irait à l'encontre du sérieux et de la souffrance, et serait un danger pour l'humanité tant le rire rapprocherait l'homme de l'animal.
- 3 Au-delà des arguments de l'inquisition de l'époque, on entend à quel point l'humour peut être porteur d'un pouvoir menaçant, dans la liberté d'expression qu'il permet, et la transgression sur un mode ludique à l'ordre établi ou tout du moins à la pensée unique. L'humour peut ainsi être hautement subversif...
- 4 De nos jours, l'humour a trouvé sa place dans notre vie quotidienne et tout un chacun peut s'y adonner librement selon sa personnalité et l'intérêt qu'il y trouve : humour consensuel, humour noir ou grinçant, « desprogien » dont nous fêtons cette année le 20^e anniversaire, ou encore invitation au jeu. Il est pour nous dans tous les cas une porte d'entrée vers notre inconscient et notre vie psychique, mode de lien à l'autre, moment d'illusion commune parfois, ou encore aire transitionnelle de rencontre rare et féconde.
- 5 Évelyne GRANGE-SÉGÉRAL, Jean-Jacques RITZ, et Serge TISSERON ont ainsi aimablement accepté de contribuer à ce dossier, merci à eux pour ces réflexions qu'ils nous livrent et leur intérêt passionné pour ce sujet. Merci également à Serge TISSERON pour sa planche de BD si savoureuse...

- 6 En rubrique vous trouverez également l'interview de Christine DURIF-BRUCKERT portant sur son ouvrage qui vient de paraître chez Armand Colin, *La nourriture et nous, corps imaginaire et normes sociales*.

AUTEUR

Anne-Claire Froger

Coup de cœur

Doris LESSING, *Les grands-mères*

Jean-Marc Talpin

RÉFÉRENCE(S) :

Doris LESSING, *Les grands-mères*, Paris, Flammarion, 2005, J'ai lu, 2007, 95 p.

TEXTE

- 1 95 pages, le format d'une longue nouvelle, c'est ce qu'il aura fallu à Doris LESSING, Nobel de littérature 2007 mais connue depuis longtemps pour sa liberté de ton et de pensée, pour écrire un texte à la fois iconoclaste, dérangent et profond
- 2 Soit deux amies de jeunesse, Roz et Lil, arrivées à l'âge mûr. Leur amitié est assez puissante pour avoir fait démissionner le mari de l'une tandis que celui de l'autre, volage apparemment au plus grand soulagement de son épouse, meurt brutalement dans un accident. Ces deux femmes, belles, séduisantes, avaient commencé par ce que l'on appelle de « beaux mariages ». Elles ont eu chacune un fils, les élevèrent comme des frères. Soit donc deux femmes seules, ne répondant pas aux sollicitations des hommes par elles attirées, habitant deux maisons en vis-à-vis, ayant des fils alors grands adolescents du même âge. Soit l'un, Ian, fils de Lil, dont le père meurt : il va mal. Que croyez-vous qu'il arrivât ? Ce qui devait arriver, comme on dit.
- 3 On peut lire *Les grands-mères* comme un plaidoyer pour la liberté sexuelle. Ce serait occulter la dimension plus profonde de ce livre. Car s'il y a une sorte d'âge d'or durant lequel les couples se croisent, la mère de l'un ayant le fils de l'autre comme amant le fils de l'une ayant la mère de l'autre comme amante, cet âge d'or ne peut pas durer ; d'une part car sa dimension incestuelle devient difficile à vivre pour chacun, d'autre part car ces mères (grands-mères, c'est un autre ressort, que je tairai ici) se voient vieillir. Chacun devra faire son chemin vers la séparation, une séparation des deux couples à la fois, comme ils s'étaient formés ensemble, ce qui pourrait appeler une lecture savante en termes de pacte dénégatif. Mais ce serait perdre la

force de ce livre, habilement construit et se tenant à distance de la morale mais pas des impératifs psychiques de différenciation, de séparation, avec ce qu'elles impliquent de souffrance : souffrance inaugurale qui se boucle à la fin du livre.

BIBLIOGRAPHIE

Doris LESSING, *Les grands-mères*, Paris, Flammarion, 2005, J'ai lu, 2007, 95 p.

AUTEUR

Jean-Marc Talpin

IDREF : <https://www.idref.fr/087994194>

ORCID : <http://orcid.org/0000-0002-2979-7442>

HAL : <https://cv.archives-ouvertes.fr/jean-marc-talpin>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000004710772>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/15595586>

Dossier. Parlez-moi d'humour

L'humour ? Un préservatif groupal

Évelyne Grange-Ségéral

DOI : 10.35562/canalpsy.2814

PLAN

Parlez-moi d'humour

Rire d'une situation, c'est la transformer en spectacle

L'humour : un flirt avec la surprise et l'agressivité

Redites-moi des choses drôles...

Au-delà de cette limite : le port du cerveau est obligatoire

Les mécanismes identifiants de l'humour

TEXTE

« Elle était revenue de bien des choses, ce qui ne l'empêchait pas d'y retourner souvent »

Parlez-moi d'humour

- 1 Parler d'humour avec sérieux ? ce n'est pas drôle ! La plupart des ouvrages sur l'humour ne sont pas véritablement enthousiasmant, voire provoquent l'ennui, car l'humour parle de lui-même, et tenter de l'expliquer frise la trahison à l'égard de son jaillissement mystérieux. Cette démarche n'est pas sans évoquer les « interviews » de cyclistes ou de boxeurs après leur exploit, lesquels n'étant pas spécialement renommés pour leur qualité littéraire doivent fournir un effort énorme pour finalement dire que c'était dur, mais qu'ils ont réussi. Pratiquer un art et parler d'un art sont deux choses différentes et on peut se demander si, au final, et comme dans la publicité pour une célèbre marque de frites, ce ne sont pas ceux qui en mangent le moins qui en parlent le plus. Bref, vouloir parler d'humour fait prendre le risque de se mettre dans la position de l'humoriste Fernand REYNAUD le quel, dans un de ses nombreux numéros, fait part de ses ressentis alors qu'il vient de prendre place

dans un avion. Persuadé qu'il est proche de sa fin, il tente, pour se mettre en règle avec Dieu, de réciter son acte de contrition (pour les plus jeunes qui ne connaîtraient pas, l'acte de contrition commence par « mon Dieu j'ai un très grand regret de vous avoir offensé etc., etc. »). Il est pour lui urgent de montrer son regret et de se dédouaner par rapport à d'éventuels péchés. Fernand REYNAUD commence ainsi : « mon dieu, je regrette, je regrette, je regrette...



Julien Wolga

- 2 Mon dieu ce que je regrette d'être monté dans cet avion ! » Quel identique regret que d'avoir pris le train de l'humour comme objet de réflexion car outre le fait que, comme le propose J.-J. RITZ dans ce numéro, il aurait maille à partir avec quelque activité auto-érotique, l'humour possède son auteur autant que celui-ci le possède. Comme bien d'autres activités créatives, il prend clandestinement sa source

dans ce qui lui demeure inconnu. Issu des tréfonds du désespoir humain, l'humour cherche à désamorcer ce désespoir en dédramatisant l'insupportable, sorte d'ultime recours de libération quand la situation se présente comme inextricable. Bien à point, il est susceptible de guérir la douleur, de convertir la tristesse en joie et le désespoir en amusement. Il n'est donc pas si éloigné de la fameuse défense maniaque dont WINNICOTT fait parfois un remède tant que son usage reste modéré. Cet aspect de défense maniaque doit être examiné de près car l'humour réussi réintègre aussi une dimension de deuil. Il s'érige contre l'orgueil et conduit à l'humilité par la mise en cause du sérieux implacable. En effet, l'humoriste peut tout dire à la condition qu'il s'inclue lui-même dans la situation et dans une humanité commune avec ce qu'il fustige. Bien sûr, l'humour n'est parfois pas exempt d'une certaine ironie, mais c'est justement cette proportion variable d'ironie qui signera l'humour réussi, et aura pour effet que l'interlocuteur se sentira soit blessé et désillusionné, soit joyeux et vainqueur sous l'effet de la libération de ses angoisses sous-jacentes.

Rire d'une situation, c'est la transformer en spectacle

- 3 Par l'intermédiaire des identifications, la psyché individuelle est le lieu où le théâtre interne dans lequel prend place une pluralité de personnes psychiques. Cette groupalité psychique, ce théâtre interne trouve dans la réalité externe de quoi se nourrir et alimenter quotidiennement les variantes de son scénario. Nos différents lieux de travail, par exemple, nous offrent à longueur d'année des mises en scènes de rivalités, conflits, passions momentanées ou durables, sorte de psychodrames en décor naturel dans lesquels nous prenons ou ne prenons pas place concrètement, mais dont nous profitons toujours. Dans ce champ du spectacle offert, l'humoriste joue un rôle important car il peut permettre de transformer les sensations de déplaisir, d'isolement, d'exclusion, en plaisir collectif à se débarrasser de l'angoisse : l'invitation se fait sur une scène où la communauté en présence se dédouanerait de la gravité qui la « plombe » et la ramène à la finitude de la vie. Alors, magiquement, l'humour nous permet un triomphe momentané, un instant suspendu de consolation dû aux

retrouvailles avec la toute-puissance de la pensée. Irruptions d'agencements linguistiques et symboliques, permutations de mots, consonances diverses vont produire de nouvelles voies de sens, une autre façon de voir les choses alors sources d'étonnement, de rire, de complicité dans le déraisonnement. La décharge quantitative qui en découle permet de redonner de justes proportions à ce qui mettait dans l'impasse et la douleur. Dans une perspective hygiéniste, et du fait de ses bienfaits multiples pour la santé, l'humour devrait être érigé en mode de lutte contre l'accumulation d'angoisse et de stress, et bénéficier en conséquence d'un financement qui permettrait de faire un grand pas au bord du gouffre de la sécurité sociale !

L'humour : un flirt avec la surprise et l'agressivité

- 4 Faire rire donne du pouvoir : tous ceux qui s'y adonnent le savent bien. Ils savent également qu'il convient de ne pas dépasser les bornes. Si l'humour permet de dire beaucoup de choses interdites par les règles, les convenances et l'ordre établi, c'est parce qu'il se propose de rendre la vérité tolérable. L'effet de surprise apporté par le trait d'humour doit donner de l'oxygène et apporter une prime de plaisir, y compris, à celui qui en est la cible centrale. Citons ce mari retrouvant son cercle d'amis pour leur faire savoir qu'ils sont tous cocus. En effet dit-il, « je viens ce soir de coucher avec ma femme ». La prime de plaisir est engendrée par de nouveaux agencements symboliques qui renforcent, pour s'en moquer, les traits potentiellement blessants de la situation : n'est pas cocu qui croit et le cercle d'amis, momentanément divisé par la tromperie, retrouve, ô surprise, son lien d'appartenance à une communauté de cocus soudée contre la femme adultère ! Prenons aussi les propos de DAMIENS, arrêté pour avoir tenté d'assassiner Louis XV et que cite Jean FOREST (2005). En place de Grève, le bourreau lui détaille les étapes de son châtiment : il sera flagellé, bastonné, roué, écorché, écartelé et finalement brûlé. Selon la petite histoire, DAMIENS aurait soi-disant déclaré : « la journée sera rude » ! Victoire sur l'horreur et la mort, refus de céder à la plainte, mais aussi non reconnaissance et minorisation agressive du châtiment infligé ; le condamné à mort souligne avec force qu'il n'a « même pas mal » que sa pensée, ce qu'il a

de plus précieux dans ce moment critique, triomphe et témoigne de sa capacité à dire et à vivre jusqu'au dernier moment. C'est ce même mouvement de triomphe sur la mort qui fait dire à l'égard des humoristes qu'on regrettera beaucoup leur absence lors de leur enterrement !

Redites-moi des choses drôles...

- 5 FREUD (1905) distingue humour et comique car l'humour est selon lui la variété de comique la plus aisée : il s'accomplit à l'intérieur d'une même personne qui en jouit et peut décider de le partager. Celui qui produit un trait d'esprit le fera aux dépens d'un autre, alors que celui qui pratique l'humour repère en lui un trait comique, se l'énonce à lui-même et propose ou non à plusieurs autres de le partager pour en rire avec lui. J. FOREST (2005) nous invite à penser que certains mots d'esprit s'appuient sur des mécanismes de clivage et de projection schizo-paranoïdes excluant un ou plusieurs destinataires pour faire alliance avec d'autres. L'humour vrai ou réussi serait reconnaissable au mouvement d'empathie et d'identification qu'il manifeste entre soi et les autres et à la possibilité que toute la communauté présente en bénéficie. C'est pourquoi, l'auteur en vient à considérer l'humour comme une instance « d'auto-observation lucide, astucieuse et bienveillante » plutôt située du côté d'une position dépressive.

Au-delà de cette limite : le port du cerveau est obligatoire

- 6 Celui qui pratique l'humour est-il heureux ? Faire rire est exténuant si cette activité que l'on peut classer, pourquoi pas, dans les démarches artistiques répond à une commande. Il n'y a pas d'humour heureux. Premièrement parce que l'humoriste est souvent enfermé par les autres dans son rôle et identifié au « clown de service ». C'est sans doute pour cette raison que tant d'humoristes professionnels réclament de pouvoir jouer des rôles dramatiques. Ils revendiquent d'être pris au sérieux, eux qui, bien que rendant, nous l'avons souligné, de nombreux services à la gestion du stress, voient leur activité, sans doute sous l'effet du retournement de mouvements d'envie, disqualifiée en pure rigolade. Deuxièmement, il est clair que

les humoristes vieillissent mal en général. Car nombreux sont les professionnels médiatiques de l'humour qui, soit pendant leur carrière, soit après, viennent s'inscrire dans le social sous forme d'actions humanitaires très sérieuses comme s'ils avaient peur de ne pas avoir été compris. Sorte de prix payé à la réparation de leur entreprise de désacralisation, cette activité humanitaire souligne la nécessité pour l'humoriste d'être entendu et de s'entendre lui-même au-delà ou en deçà de ce qu'il profère. Pratiquer l'humour suppose chez soi et dans l'auditoire la présence d'un « logiciel de deuxième voire de troisième degré », afin de n'être pas pris à la lettre. Effectivement, on peut vraiment rire de tout, mais pas avec n'importe qui. Les couleurs de l'humour sélectionnent, comme sur un nuancier, ce qui sera objet de jouissance pour tel ou tel groupe, renforçant des affinités, soulignant des identités, traitant et retraitant sans relâche par le surlignement qu'il effectue, les points de conflictualité ou de fragilité de telle ou telle communauté.



Julien Wolga

Les mécanismes identifiants de l'humour

- 7 Il y a donc un humour de groupe, de corporation, de couleur, de région et de religion. Dans ces humours communautaires, il est possible de reconnaître en les grossissant, en les exagérant, les particularités des vécus ou des « caractères » reconnus comme propres à l'ensemble d'appartenance et d'en renforcer l'appropriation narcissique. Les blagues sur le sur-protectionnisme envahissant des mères juives en témoignent à la fois dans la dénonciation amusée et dans la fierté sous-jacente que la surenchère de témoignages finit par faire naître. Trois mères juives parlent de leurs fils : deux se vantent à qui mieux mieux de leurs réussites professionnelles et la troisième, la plus fière, déclare à ses amies que son fils à elle, va voir une personne trois fois par semaine rien que pour parler d'elle !
- 8 Ces blagues communautaires sont colportées par les intéressés eux-mêmes, à l'image des blagues sur les handicapés que ceux-ci racontent volontiers à des oreilles complices et bienveillantes. L'humour travaille à proposer de nouvelles voies d'exploration, d'élaboration, qui seraient insaisissables ou trop laborieuses sans cela, tout en contribuant aux processus de la transmission. Établi en constructions collectives, il participe au travail et à l'édification des composantes narcissiques par le fait qu'il prend les devants à l'égard des critiques virtuelles en provenance d'autres groupements. Il traite donc de la conflictualité interne à la communauté et aussi de la conflictualité en provenance de l'étranger ou du naïf. Un dernier exemple afin de souligner le caractère narcissiquement identifiant et protecteur de l'humour pourrait être cette histoire drôle que la mémoire collective fait remonter à J. PIAGET, via René KAËS, via Paul FUSTIER et quelques autres. Dieu se dit un jour que ce serait formidable de faire une œuvre de perfection. Après de longs moments de réflexion, il a enfin trouvé et crée, ô merveille, « le professeur d'université » ! Comme on doit s'y attendre, le Diable est furieux et jaloux. Il ne veut pas être en reste, mais est bien obligé tout d'abord de s'avouer vaincu devant une telle perfection. Cependant, le premier moment d'abattement passé, il reprend des forces et lui vient une véritable idée de génie : il invente... « le collègue » !

BIBLIOGRAPHIE

FOREST J., « Humour et interprétation », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 44, 2005, pp.73-86.

FREUD S., *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, 1905, nouvelle traduction, Paris, Gallimard, 1988.

AUTEUR

Évelyne Grange-Ségéral

Maître de conférences, CRPPC, Université Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/073304085>

L'humoriste : un artiste entre jouissance et souffrance ?

Jean-Jacques Ritz

DOI : 10.35562/canalpsy.2815

TEXTE

- 1 Lorsque nous lisons un livre ou un article sur l'humour nous nous attendons à découvrir de bons mots d'esprit ou quelques blagues inédites. Ce n'est hélas pas souvent le cas. Ici je tâcherai de faire un effort ! Dans son ouvrage *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* FREUD cite un bon nombre d'histoires drôles, succulentes parfois, toutes empruntées à la tradition yiddish. Cela nous interroge d'emblée sur les rapports de l'humour avec la culture, l'événement historique et les traditions, et sur sa fonction et finalité. J'aborderai dans ce court essai la question du plaisir et celle de la créativité.
- 2 Ayant recueilli depuis les années cinquante toutes les histoires drôles que l'on me racontait (et qui il est vrai étaient loin être toutes humoristiques) j'ai en effet remarqué qu'il y avait des thèmes et des modes à des époques très précises : histoires de l'après-guerre, histoires de la guerre froide (sur le régime soviétique, souvent les mêmes que sous le régime nazi : - Un policier arrête un passant et lui dit : Est-ce que vous pensez la même chose que moi ? - Ben, oui ! - Bon ! je vous arrête !), histoires surréalistes des années 1970 (C'est loin l'Amérique, Maman ? Tais-toi et nage !), shaggy dog stories anglaises (J'ai observé votre chien pendant le film, c'est incroyable comme il réagissait et semblait l'apprécier ! - Oui, cela m'étonne aussi car il n'a pas du tout aimé le livre !), histoires belges, juives (Tiens salut, Moshé ! T'as pris une douche ? - Pourquoi ? Il en manque une ?), suisses, histoires racistes, histoires de blondes, histoires des pays de l'Est, etc. L'histoire drôle pourrait être la version moderne du conte en ce qu'elle témoigne d'événements sociaux, politiques et humains mais généralement en moins élaborée et sans la richesse métaphorique que l'on connaît.



Julien Wolga

- 3 Ces histoires, dont on ne connaît que rarement l'inventeur, sont constituées au départ comme une interprétation personnelle d'un événement ou d'une situation. Ce sont des façons particulières de voir et de vivre le monde, en prenant beaucoup de liberté, du plaisir et en faisant preuve de créativité.
- 4 L'humour est un sujet qui a suscité de nombreux écrits et analyses depuis les travaux de FREUD. La plupart de ces travaux reprennent les idées exposées par Sigmund, en particulier sur la fine différence qu'il fait entre le mot d'esprit (petit coup de patte jouissif et agressif) et l'humour (façon de se faire plaisir sans trop consommer d'angoisse et de culpabilité).
- 5 Dans ses analyses FREUD insiste sur l'aspect interrelationnel de l'humour et du mot d'esprit : l'un et l'autre nécessitent à ses yeux la

présence de trois personnes : l'auteur du mot, la victime et un témoin.

- 6 CLEMENCEAU recevant à l'Assemblée nationale un député paysan qu'il n'aimait pas lui lança « Quel bovin vous amène ! »
- 7 Voilà un bel exemple de bon mot qui apporte jouissance à l'auteur et aux spectateurs, et honte à la victime. Oui, humour et mots d'esprits sont des rhétoriques à risque. Les Anglais disent : « Ne racontez jamais une blague qui puisse vous faire perdre un ami, sauf si la blague est meilleure que l'ami ». C'est dire la force de la fonction libidinale attachée à cette pratique. Le côté « provocation » de l'humour est connu comme les joutes entre conteurs de blagues. Par exemple dans la tradition juive il est de coutume, lorsque l'on vous raconte une blague, de dire : « Je la connaissais ! » puis « Tu la racontes mal ! » et « J'en connais une meilleure ! ».
- 8 « C'est le moi qui en est le grand bénéficiaire » : la question est de savoir de quels réels bénéfices le moi profite au-delà de cette apparente économie d'émotion, d'affects, de conflit interrelationnel, de remords et de cette ouverture non dangereuse aux fantasmes, contenus et interdits, archaïques. Il me semble que la position de l'humoriste ne le place pas dans une très grande neutralité métapsychologique où les pulsions seraient flottantes, anesthésiées, peintes à l'aquarelle, évaporées.
- 9 En premier lieu il faut rappeler que le monde de l'humoriste n'est à ses yeux un monde ni parfait ni très heureux. Comme le clown, on lui a souvent renvoyé sa tristesse cachée, sa dépression et sa vision sarcastique du monde, en somme une certaine misanthropie.
- 10 Louis PORCHER décrit très bien cette attitude en comparant l'humour au tango : « Une pensée triste qui se danse ». L'humour juif de tradition yiddish en est un bon exemple et confirme que l'une des premières qualités de l'humoriste est de pouvoir rire de lui-même, de ses défauts, de ses conditions de vie, de ses désespérances, de ses rêves et cauchemars. L'histoire drôle prend alors une forme de parabole, de métaphore sur les questions angoissantes de la vie comme dans ce court dialogue de deux juifs polonais au début du XX^e siècle : « Tu sais je crois que je vais émigrer. Je vais partir en Australie » - « En Australie ! Mais c'est loin, très loin ! » - « Oui, c'est

loin, mais loin d'où ? ». Et cette pensée citée par FREUD « L'idéal serait de n'être pas né ! ». Façon, dit-il, de relativiser son destin.

- 11 Comme le schizophrène, l'humoriste construit un monde à sa façon ; mais lui n'y croit pas ou il fait semblant d'y croire. Le temps de raconter l'histoire, de la partager, le temps d'en rire et d'en sourire est son moment délirant à lui. Une façon d'échapper à la peur, l'inquiétude et la tristesse. À l'effondrement. On s'est souvent interrogé sur les aptitudes à l'humour qu'avaient les patients « réputés schizophrènes » et psychotiques, les mettant en doute du simple fait que l'accès au symbolique et le partage des métaphores culturelles habituelles ne sont pas leur fort. Il n'en est rien et tout clinicien et soignant fréquentant ces patients sait qu'ils sont aptes à jouer avec le réel et le langage. À leur façon, et sur un mode sans doute assez surprenant car plus proche du non-sens et du surréalisme que du bon jeu de mots classique. Et ils en obtiennent une certaine forme de jouissance (BERGERET souligne le côté plaisir préliminaire). Ils ont le verbe comme zone érogène.



Julien Wolga

- 12 On peut aussi ajouter que l'humoriste, comme le schizophrène, a un lien privilégié avec certains contenus inconscients et dispose d'aptitudes d'associations de pensées et d'idées très particulières. Tel l'artiste. Comme le disait avec humour Henri MALDINEY : « Cause toujours, dit l'inconscient au moi, c'est moi qui cause ! ». Il a été dit que « l'humour c'est donner aux processus primaires des airs de processus secondaires ». Cette idée est communément admise ne doit pas être généralisée. Nous avons tous remarqué que bon nombre de nos connaissances faiseurs de bons mots et personnes d'esprit n'ont rien d'un artiste ou d'un schizophrène mais seraient plutôt à classer du côté des structures obsessionnelles. Dans ce cas la pensée est souvent très érotisée et l'intelligence subtile (par exemple chez le « pince sans rire »).

- 13 De là à y voir un lien avec le plaisir autoérotique il y a un pas que nous franchirions bien. La masturbation nous dit Woody ALLEN « est toujours l'occasion de faire l'amour avec quelqu'un que l'on aime bien ! ». L'humour, reprendrais-je, est toujours l'occasion de se donner un plaisir très personnel et légèrement égoïste. Cette fonction de l'humour lui donne une qualité encore plus paradoxale. Elle décrit un humoriste dans sa solitude et sa résignation et certaines biographies d'humoristes confirmeraient cela (Alphonse ALLAIS, Pierre DAC, Woody ALLEN, etc.). Plus exactement un homme toujours en lutte avec la vie et s'y prenant maladroitement, parfois malheureux, parfois pris dans une histoire personnelle et affective très compliquée. Mais, à la différence de la masturbation, le plus de jouir perdure en quelque sorte dans l'après coup. Un bon mot bien placé apporte une satisfaction durable et peu de culpabilité ! Il y a même une petite forme de mégalomanie, comme l'a souligné FERENCZI. Et une façon de traiter l'autre (l'Autre ?) par-dessus la jambe en l'enfermant dans la production imaginaire.

Ne vous ai-je pas déjà rencontré quelque part ? - Euh ! Ce doit être dans un cauchemar.

Avez-vous passé une bonne soirée chez les DUPONT ? - Et bien, pour tout vous dire, heureusement que j'y étais, sinon je me serais ennuyé !

Dans le bus : Je vous donnerai bien ma place mais elle est occupée (Groucho MARX).

Un critique disait à Alexandre DUMAS Vous avez employé l'expression « un vide douloureux » mais un vide ne peut pas être douloureux ! - Ah bon ! Vous n'avez jamais eu mal à la tête !

- 14 On est dans ces exemples proche de l'ironie qui, comme le dit Max JACOB, « vous dessèche et dessèche la victime ».
- 15 Contrairement à ce que pensait FREUD, il nous semble que l'humoriste est un solitaire et qu'il peut donc jouir seul. Et pas comme spectateur ou lecteur mais comme faiseur de bons mots ou inventeur de situations cocasses, étranges et surprenantes. Dans certains de nos

rêves (cf. le rêveur fait trop d'esprit) ne découvrons-nous pas des situations comiques ?

- 16 Cela tient sans doute à un état d'esprit ou à l'aptitude d'un individu à faire preuve d'humour. Nous y sommes souvent convoqués non sans ambiguïté : l'humour sert alors d'excuse. Et ce n'est plus de l'humour. Façon de dire des méchancetés et de terminer en disant que « c'était pour rire ! ». L'humour est rare et le meilleur humoriste peut vivre des instants ou des périodes où il n'a plus envie de rire. Soit que la dramatisation soit trop forte, soit que la situation ne lui permette plus, malgré tout, de faire cette pirouette verbale, intellectuelle et narcissique. On me pose souvent la question de savoir si l'humour est un don de la nature, un gène, un gonflement du lobe frontal ou une attitude sociale ou culturelle. Je pense qu'il est lié à une aptitude métapsychologique propre à chaque individu, à son éducation et à sa culture, certes, mais aussi à sa mise en place de défenses. Et à sa vision de la vie et du monde.
- 17 Ces rapides remarques faites j'en viens à une autre hypothèse, parfois évoquée, que faire de l'humour est un acte de création qui s'apparente à l'activité artistique. Tout comme « l'assassinat comparé à l'un des beaux-arts », me direz-vous ! En effet.
- 18 La fonction fondamentale de l'humour n'est-elle pas d'abord esthétique puisqu'elle a une finalité gratuite, rhétorique et exhibitionniste ? Puisque l'humour puise dans tous les événements humains possibles et se pare de toutes les formes, constructions et couleurs possibles. Et la créativité donne la main à la dépression dans sa recherche d'investissement libidinal d'objets nouveaux.
- 19 Si je reprends la citation faite plus haut, et pour différencier la dynamique propre à l'artiste, je dirai que l'artiste cherche à donner aux processus secondaires des airs de processus primaires.
- 20 Des travaux américains (US) des psychologues BARRON-JANUS sur la personnalité de l'un et de l'autre contrediraient mes hypothèses. Tout en soulignant, dans les deux cas, l'intérêt pour la culture, la liberté de pensée, l'indépendance, la vie sexuelle, le monde fantasmatique, la vie affective compliquée, l'aptitude à la régression, le sens de l'observation et un narcissisme « à fleur de peau », ils affirment qu'il n'y a pas de corrélation entre art et humour, comme il n'y en a pas

entre humour et intelligence. Ils notent que les humoristes professionnels, contrairement aux artistes, ont souvent commencé un travail psychanalytique mais que beaucoup d'entre eux l'ont arrêté pensant que cela risquait d'atténuer leur talent. Tout cela n'est pas très convaincant et reste peu élaboré et, on peut se le demander, légèrement antipsychanalytique ! Ce qu'il faut peut-être retenir de cette analyse c'est qu'en effet l'artiste en son personnage est très rarement drôle et plutôt fragile de contact, voire susceptible, car pris au piège de l'attente du commentaire. L'humoriste, lui, ne donne pas le temps à l'entourage de préparer sa réplique ou son commentaire : d'ailleurs aucun commentaire n'est possible après un bon mot sinon de courir le risque du ridicule.

- 21 C'est donc dans l'acte créateur de l'un et de l'autre qu'il y a, à mes yeux, une coïncidence. Faire un bon mot, peindre un tableau c'est aussi ressentir, comme disait CÉZANNE « ma petite sensation ». C'est fournir un certain travail. P.-L. ASSOUN dans un article sur l'humour écrit : « Quand il fait un bon mot, l'humoriste ne rit pas il travaille » (cité de mémoire).
- 22 L'humour reste une qualité rare et beaucoup d'humoristes ou de rigolos publics actuels semblent bien éloignés de toute activité ou don artistique et de tout humour. Nageant dans la provocation, l'analité, le cloaque, la sexualité dégradée, la morbidité, la violence, la bêtise et la naïveté, ils semblent cependant réussir à exciter un large public puisqu'ils parviennent (est-ce un hasard ?) à le regrouper dans un stade de football (activité sportive ayant des liens fort lointains avec l'humour, il me semble !). Depuis Pierre DESPROGES, nous cherchons désespérément de vrais humoristes. À le réécouter on se rend compte que parfois le public ne comprend pas la finesse de son humour ou de ses allusions tout comme un spectateur face à certains tableaux. Il y a aussi une méthode assez simple pour vérifier si un professionnel de l'humour en dispose, c'est de lire son texte : l'expérience est édifiante et je vous la conseille.
- 23 L'humoriste en tant qu'artiste diffuse la surprise dans sa liberté de pensée et sa peinture du monde. Un monde qu'il déconstruit, déforme et reconstruit, et pare des attributs les plus invraisemblables, jonglant avec les mots, se jouant de toutes les figures de rhétorique, de tous les traits, contours et formes. Il n'a pas

peur des mots. Il est cubiste, impressionniste, hyperréaliste, photographe ou sculpteur. Il en dit même beaucoup plus qu'il ne pense. Il prend des risques. Un court instant. Un instant pour lui-même et pour les autres. C'est comme il veut. Il navigue entre souffrance et jouissance, recherche de consolation et besoin de satisfaction. La plupart des vrais humoristes sont inconnus et à ma connaissance il n'y a malheureusement pas encore de musée d'humour brut !

BIBLIOGRAPHIE

FREUD S., *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, 1905, introduction de J.-C. LAVIE, Paris, Gallimard, 1988.

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE, « L'Humour », Tome 37, n° 4, Paris, PUF, juillet 1973.

VIART C. et al., *Le Witz. Figures de l'esprit et formes de l'art*, Bruxelles, La lettre volée, 2002.

LÉVY F., RITZ J.-J., SUCHET E., *Freudlichkeit. Recueil d'histoires judéo-psychanalytiques*, Seyssel, Éditions Comp'act, 1991.

AUTEUR

Jean-Jacques Ritz

Psychologue, psychanalyste

IDREF : <https://www.idref.fr/184134196>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000447742650>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12635237>

Entretien avec Serge Tisseron

Serge Tisseron et Anne-Claire Froger

DOI : 10.35562/canalpsy.2816

NOTES DE LA RÉDACTION

Propos recueillis par Anne-Claire FROGER.

TEXTE

Canal Psy : Monsieur TISSERON, avant toute chose nous vous remercions d'avoir si aimablement accepté notre invitation à participer à ce dossier sur l'humour.

Pour revenir en quelques mots sur les thématiques de vos recherches, qu'est-ce qui a motivé votre intérêt pour des sujets tels que l'image et le secret qui paraissent constituer le fil conducteur, de vos réflexions et écrits, en tant que psychiatre et psychanalyste ?

Serge TISSERON : En effet, ce sont les secrets de famille et les images qui ont constitué longtemps mes deux principaux sujets de recherche. Aujourd'hui, j'y ajoute les nouvelles technologies, mais leur prolongement avec les images est évident. Eh bien, dans les deux cas, c'est mon enfance qui m'y a introduit ! J'ai grandi dans une famille où il existait de très lourds secrets, notamment du côté de ma mère, et où on parlait très peu, voire pas... Il n'y avait pas non plus de livres dans ma famille, mais de nombreuses bandes dessinées et surtout la télévision ! J'ai donc appris très tôt à guider ma compréhension de ce qui inquiétait ou attristait mes parents en me guidant sur leurs rapports aux images qui nous entouraient. J'ai compris que les bandes dessinées que l'on me proposait, et celles qu'on refusait de m'acheter n'obéissaient pas au hasard, et que mes parents avaient des raisons personnelles de s'enthousiasmer pour certains programmes de télévision et d'en refuser d'autres. Ce qu'on ne peut pas symboliser avec des mots, on le symbolise autrement, avec des gestes, des attitudes, des mimiques, et des images

C'est ainsi que mon premier travail a porté, en 1985, sur la façon dont un secret de famille était caché dans *Les Aventures de Tintin*. Quand j'étais enfant, il y avait des choses qui me paraissaient étranges dans ces aventures, comme le fait que des frères jumeaux – qui ont en principe le même père – portent deux noms différents, DUPOND et DUPONT. Plus tard, quand je suis devenu psychanalyste, j'ai cherché à comprendre, et c'est comme ça que j'ai découvert dans les Aventures de Tintin un secret de famille qui avait marqué l'enfance de HERGÉ, cela deux ans avant que ce secret soit confirmé par la découverte de sa biographie. Mon premier livre, *Tintin chez le psychanalyste*, a ainsi été un hommage rendu à la bande dessinée comme un moyen de symbolisation à part entière de ce qui ne peut pas être dit, et en même temps un moyen de travailler sur mes propres secrets de famille.

Canal Psy : Vous êtes également dessinateur et auteur de bandes dessinées, qu'appréciez-vous dans ce support d'expression ?

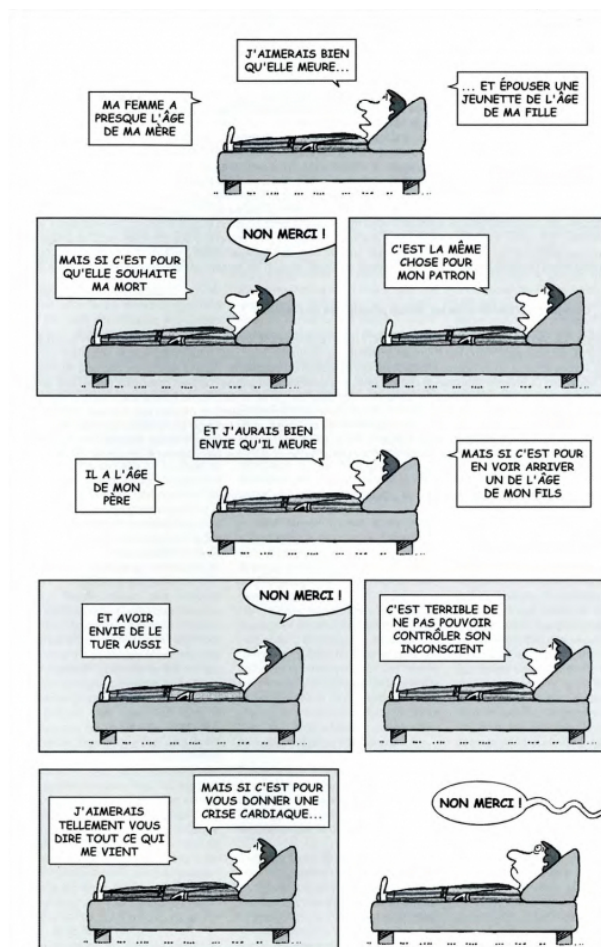
Serge TISSERON : En ayant grandi au milieu des bandes dessinées, il était inévitable que j'essaie d'en faire. En suivant toujours l'idée que les images sont un moyen de symbolisation à part entière, j'ai proposé ma thèse de médecine, en 1975, sous la forme d'une bande dessinée de 48 pages consacrée à l'histoire de la psychiatrie ! Et elle a été acceptée ! En y travaillant, j'ai découvert que ce moyen d'expression permet de jouer sur les contradictions entre le discours d'un côté, et les gestes et les mimiques d'un autre. J'ai beaucoup utilisé cela dans ma thèse. Et, évidemment, quand j'ai eu l'idée de faire des bandes dessinées sur la psychanalyse, j'ai eu envie d'aller dans le même sens.

Canal Psy : Nous avons tous bien sûr beaucoup ri à la lecture du *Journal d'un psychanalyste*, qu'est-ce qui vous a amené à cette publication originale et satirique ?

Serge TISSERON : Quand on pense à la psychanalyse, ce sont immédiatement les images de la tragédie qui viennent à l'esprit : coucher avec sa mère, tuer son père, ou réaliser à son insu des malédictions familiales qui remontent aux générations précédentes. On invoque volontiers autour du berceau de la psychanalyse les grands tragiques grecs, comme SOPHOCLE, EURIPIDE ou ESCHYLE. Mais le plus souvent, une psychanalyse ne se présente pas comme une tragédie, mais plutôt comme un drame, voire comme une comédie. La

comédie n'est pas forcément toujours amusante, mais elle aborde les problèmes graves à partir des situations ordinaires de la vie quotidienne. Et c'est bien ainsi que les choses se passent en psychanalyse. On parle de ses vêtements, de ses vacances, de ses problèmes de voisinage, et chemin faisant, on découvre son inconscient. C'est pourquoi toute séance peut se lire de deux façons bien différentes. D'un côté on peut jouer sur la continuité du récit et sa logique explicite ; mais d'un autre, on peut privilégier le discours sous-jacent, et là on est dans la suspension, la coupure et la surprise. Pour le patient, sa séance est une succession de situations qu'il raconte. Mais le psychanalyste, avec sa fameuse « attention flottante », se construit sa propre « lecture » à partir de morceaux de celui du patient, et sa « lecture » à lui de la cure est bien différente de celle du patient.

Quand on lit une bande dessinée, c'est exactement la même chose. On peut choisir de suivre l'enchaînement des cases de la première à la dernière, mais aussi faire sa propre construction, en rapprochant une vignette du début d'une autre de la fin par exemple. Le lecteur de BD est toujours invité à se placer dans la posture du psychanalyste en faisant son propre découpage et sa propre scansion.



Serge Tisseron

Canal Psy : Vous l'utilisez pour souligner, non sans malice, les paradoxes du désir chez l'être humain. L'humour est-il une médiation que vous appréciez et utilisez dans la relation avec vos patients ?

Serge TISSERON : Des fois je me prends à penser que l'inconscient est structuré comme une bande dessinée : avec des images, des textes, des panneaux indicateurs, et bien sûr beaucoup de métaphores, c'est-à-dire de mots qui font images et des images qui font mots. Alors, avec mes patients, je me meus un peu dans le même espace. J'utilise volontiers les métaphores. Elles permettent de se placer dans le « même bain » que le patient, comme je m'en suis longuement expliqué dans mon ouvrage *La honte, psychanalyse d'un lien social*. C'est la forme d'humour principal que je m'autorise parce que je crois

que l'humour en cure dont on parle beaucoup aujourd'hui est d'un usage difficile.

En effet, un patient en cure est plongé dans un état que FREUD a appelé « transfert ». Au risque de caricaturer, disons qu'il a tendance à écouter son analyste un peu comme un enfant écouterait un parent. Or un enfant a beaucoup de difficulté, comme tous les parents le savent bien, à manipuler le double sens. Et le patient en analyse va souvent perdre cette capacité qu'il peut pourtant utiliser pleinement dans les autres moments de sa vie. Une patiente, qui avait coutume d'amener à son analyste des articles de journaux sur un certain sujet qu'elle pensait l'intéresser, un jour n'en amena pas. Son analyste lui dit en souriant. « Tiens aujourd'hui, il n'y a pas d'article ». La patiente pensa qu'il en voulait encore et continua donc. À la fin de la cure, son psychanalyste lui apprit qu'il avait mal supporté cette situation et qu'il avait cru, de cette façon, le lui faire comprendre... L'humour, qui consiste souvent à dire une chose pour faire comprendre le contraire, est d'un usage difficile en cure. Les analystes qui ont envie de l'employer feraient bien de s'essayer d'abord entre collègues. Ils y découvriraient les ambiguïtés d'un discours qui se croit subtil parce qu'allusif, et qui n'est souvent qu'une source de quiproquos sans fin.

Canal Psy : Comment définiriez-vous les vertus principales de l'humour ?

Serge TISSERON : Quand la réalité nous est défavorable, il nous reste la possibilité d'en rire et de nous consoler nous-même de cette façon. C'est pourquoi FREUD liait l'humour à l'existence du surmoi. Cela peut paraître paradoxal puisque le surmoi est en général vécu comme une instance interdictrice et inspiratrice de culpabilité. Mais le surmoi n'a pas que cet aspect interdicteur hérité des premières relations de l'enfant avec ses parents, il en a aussi l'aspect consolant. Il n'est pas seulement l'instance qui punit, mais aussi celle qui apporte réconfort dans les moments difficiles de l'existence. L'humour est aussi une façon de changer le regard qu'on porte sur une chose ou un événement quand on ne peut pas changer la réalité de cette chose ou de cet événement. C'est une forme de revanche de l'esprit et du langage sur la réalité hostile, mais aussi une façon de se définir avec les autres, d'être solidaire d'eux. C'est pourquoi le meilleur humour consiste à se mettre en scène soi-même et on ne peut guère

l'employer dans la cure si on ne commence pas d'abord à l'employer couramment dans sa propre vie.

AUTEURS

Serge Tisseron

Psychiatre, psychanalyste et professeur à l'Université Paris VII

IDREF : <https://www.idref.fr/027164047>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000121287862>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11926702>

Anne-Claire Froger

Interview

Entretien avec Christine DURIF-BRUCKERT

La nourriture et nous, Armand Colin, 2007

Christine Durif-Bruckert et Anne-Claire Froger

NOTES DE LA RÉDACTION

Propos recueillis par Anne-Claire FROGER.

TEXTE

Canal psy : Mme DURIF-BRUCKERT, pouvez-vous nous présenter en quelques mots l'objet de votre recherche qui est à l'origine de cette publication extrêmement riche ?

Christine DURIF-BRUCKERT : La réflexion de ce livre s'enracine dans mes tout premiers intérêts pour les savoirs profanes. Dans le cadre d'un doctorat en Anthropologie, j'ai invité des personnes de toutes origines sociales, en milieu urbain, à expliquer comment ils se représentent leur anatomie et leur physiologie.

Le réseau dense de métaphores et de théories inventives, que j'ai autant que possible mises en ordre, a globalement dessiné, au-delà de la disparité des versions singulières, un système de représentations homogènes qui s'enracine dans des préoccupations et des questionnements immédiatement issus du matériau corporel, c'est-à-dire de la structure et des expériences de l'organique : la mise en forme des réseaux de conduits sanguins ou nerveux, l'agencement des circuits intérieur/extérieurs, ainsi que l'évaluation des liquides en référence à tout un répertoire de qualificatifs profanes concernant les volumes et les textures. L'arrangement spatio-temporel est tout particulièrement privilégié dans la représentation de l'intérieur du corps. La topographie des lieux, les liens et connexions qui en garantissent l'unité, en même temps que les différentes formes de mobilité qui permettent d'habiter le corps, sont verbalisés avec une grande minutie. Tous les organes ont un rôle à jouer. Ils sont les acteurs permanents des événements intérieurs. Lorsque les rôles sont ainsi distribués, le corps interne devient l'immense scène où se

déploient les réalisations intimes qui accompagnent les mouvements intérieurs, affrontent ce qui constamment s'échappe vers la démesure, ce qui s'impose ou se dérobe, se lie ou se rompt.

Les figurations qui s'en dégagent façonnent la substance privée et l'épaisseur culturelle d'une intériorité qui est le soubassement de la constitution de soi, les fonctions digestives occupant bien sûr au sein de celles-ci une place toute particulière, puisqu'elles concernent toute une série d'actes fondamentaux : l'ingestion, l'assimilation et l'expulsion. Elles occupent alors un rôle central dans les constructions des résonances chair/désir et la dialectique de l'ouverture/fermeture. Les itinéraires du passage et de la traversée de l'aliment dans le corps, au gré des tracés symboliques qu'ils réactualisent et des figures qu'ils engendrent, représentent un véritable axe anthropologique de structuration (et de possible désintégration) de l'image du corps.

C'est précisément à partir de cette première étude, et des expériences primordiales qui en émergent, que j'ai vraiment saisi l'importance et la complexité de la nourriture et du « nourrir ». J'ai souhaité en poursuivre la compréhension à partir d'une même méthodologie qualitative (entretiens semi-directifs), auprès de jeunes femmes anorexiques, hospitalisées, pour la plupart d'entre elles, en milieu psychiatrique.

Ce matériau comparatif a été fort précieux pour la compréhension des dangers et obstacles associés à l'événement digestif. Plus encore, il a guidé mes analyses sur les mécanismes de la défaillance de la perception corporelle et de la représentation, tels qu'ils s'observent dans les troubles du comportement alimentaire, plus spécifiquement l'anorexie.

Canal psy : Voulez-vous nous dire comment ces questions et vos recherches sur le sujet ont ainsi évolué et se sont construites et articulées au fil de ces années ?

Christine DURIF-BRUCKERT : J'ai pu repérer au travers de ces deux études comparatives, et en référence à d'autres recherches (plus précisément sur la symbolique du foie, sur la conception des aliments, les figures du corps gros), les voies d'un questionnement épistémologique central, sous-tendu par des enjeux

anthropologiques et politiques essentiels. J'ai également pu au fil de ces études successives identifier et expérimenter quelques outils pertinents susceptibles de faire évoluer mon analyse.

Plus précisément, l'analyse des théories profanes a généré un dispositif conceptuel de compréhension de l'intériorité, et de la corporéité au travers de la notion de représentations sociales. Cette dernière notion est précieuse dans le sens où elle touche à des aspects nodaux de la réalité psychologique et sociale comme l'ont largement développé les travaux de D. JODELET. Elle s'avère ainsi précieuse pour comprendre à la jonction du biologique et du culturel, les formes de confrontations et d'articulations, entre privé et collectif, croyance et rationalité. Dans le savoir profane, le corps s'affirme comme la racine de la vie psychique, le lieu d'engendrement du fantasme et la source, (tout autant que la butée) de toutes représentations. Et ce point est essentiel : le corps est corporéité, c'est-à-dire matrice première et ultime de l'existence même. Il est à la fois, comme l'a formulé Bourdieu, l'opérateur qui enrachine et celui qui tout en même temps fait agir et penser. L'ensemble des vécus, des sensations et des parcours intimes du corps, est dépendant de la pluralité des interprétations selon lesquelles il est construit, et identifiable dans une langue sociale. Cela est encore plus vrai en ce qui concerne le corps nourri dans le sens où il est fondamentalement incorporé dans une culture par le circuit digestif qui en incorpore les signifiants, les valeurs et bien sûr les normes.

Si je me suis bien fait comprendre la notion d'intériorité à laquelle je me réfère essentiellement dans cet ouvrage n'est pas réductible à celle de dedans, ou d'intérieur. Mais elle avance l'idée que le charnel, en tant qu'ensemble de manifestations physiologiques, est un espace d'articulation de la subjectivité et du monde sensible au social. La chair est littéralement poinçonnée par les normes sociales, à commencer par celles du normal ou du pathologique qui s'imposent jusque dans ses territoires les plus intimes, au cœur des sentiments de satiété, de réplétion. L'intimité est bel et bien soudée au social, livrée à lui, là où on la croirait naturelle, autonome, étanche même.

Nous sommes confrontés là à un ensemble de procédures qui régissent fondamentalement les transactions individu/société. J'ai tenté d'en analyser quelques-unes, entre autres à partir de ces

questionnements : comment le corps ainsi abordé sur le registre de la corporéité, et dans l'axe de la représentation, est-il médiateur entre la chair singulière et le projet social, mais encore transitionnalité entre l'organe et son double incorporel, entre la psyché inconsciente et l'individu fabriqué par les projets et institutions sociales ? L'approche est moins facile qu'il n'y paraisse et il y a encore beaucoup à faire sur cette voie au niveau théorique.



Julien Wolga

Canal Psy : Vous évoquez la circulation entre l'extérieur et l'intérieur du corps que suppose le fait de s'alimenter, ainsi que les angoisses que ce mouvement génère. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Christine DURIF-BRUCKERT : La tension que mobilise l'acte de l'ingestion permet de mesurer combien l'aliment est fondamentalement perçu comme ce qui pénètre le corps, s'y transforme et le constitue.

Situation douloureuse, déstabilisante, menaçante, qui livre l'intériorité à des remaniements successifs que le mangeur traite en permanence. Les élaborations qui rendent compte de la surveillance des entrées et des sorties, des lieux de passage, de la gestion des équivalences et des remises à niveaux entre ce qui rentre et ce qui sort en témoignent. L'ensemble de ces figures digestives et les modalités de participation de l'estomac et du foie m'a amenée à considérer le phénomène nutritif comme le support biologique d'une double expérience critique : il est expérience spatio-temporelle primordiale, l'axe oral/anal assurant, en une armature symbolisante, la verticalité du corps, indissociable de celle de l'ouverture au travers de laquelle se négocie et se réajuste le maintien à la fois de l'unité organique et des frontières corporelles. Il s'agit là d'une expérience vitale, mais aussi d'une confrontation à la dépendance, à la limite, et de façon vive encore, à la perte. Autant dire que le mangeur y est mis à l'épreuve de l'altérité (et de l'impossible fusion cannibalique). D'emblée, l'aliment est reçu, traité, c'est-à-dire découpé, réduit, non pas dans une visée d'anéantissement, mais d'appropriation, la phase de l'évacuation étant considérée comme une opération constitutive de ce processus d'assimilation (ce point ressort vivement dans les représentations du traitement, par le foie, des résidus et déchets).

Ces deux axes indissociables qui assurent la verticalité du corps, et son ancrage dans un contexte donné, soutiennent le principe de l'incorporation que l'on peut définir en se référant à BACHELARD comme une « physiologie de l'intériorisation » et même « une prise de possession du réel d'une évidence sans pareille ». L'incorporation magique établissant une similitude aliment corps (en référence au célèbre mythe de la consubstantialité : on devient ce que l'on mange) qui assure un lien affectif fort à l'aliment et attribue un grand pouvoir de contagion ou de bénéfice à la nourriture (cf. les travaux de FRAZER et TYLOR à ce sujet).

Cette prise de possession renouvelle des questionnements essentiels qui concernent la fabrication de la substance corporelle et de ses signifiants identitaires : que vaut cet aliment, est-ce qu'il est bon, en quoi est-il bon pour moi (selon les critères concurrents du plaisir et de la santé) ? Que va-t-il m'arriver si je le prends ? Et jusqu'à quel point va-t-il devenir ma chair, et, plus encore, sera-t-il corporéisé ? On s'en doute, les risques de l'ouverture, identifiés dans les

entretiens, sont élevés et producteurs de croyances largement activées par les « alertes » alimentaires. On retrouve sous des versions différentes, et cela dans toute la littérature ethnologique, les risques d'empiètement, d'effraction, ou d'endommagement des territoires du privé, qui se traduisent au travers de la construction de « l'indésirable », de la « chose mauvaise » (aliment de l'excès, salissant ou impur, poison ou toxique), étrangère, méconnaissable (par laquelle on n'envisagerait pas de se laisser transformer). L'aventure digestive est inévitablement marquée par des attirances, des attentes franchement réussies, mais aussi des désenchantements douloureux, en référence à toute une fantasmagorie de la plénitude et de la frustration, de l'attraction et de la répulsion, de la limitation et de la démesure. Alors, inévitablement, les aliments représentés à la jonction de leurs valeurs nutritionnelles, affectives et sociales (pas toujours concordantes entre elles), sont des substances ambivalentes, accablées de mérite, ou au contraire désignées comme étant irrémédiablement offensantes pour l'organisme. Il faut savoir traiter, voire même ruser avec eux, en repérer et en extraire les pièges, et en utiliser les bénéfices, pour que leurs destins et effets dans l'organisme respectent sans trop d'écart la ligne de ce qui forme l'évènement central de la digestion : la transformation de l'aliment en nourriture pour soi et le rapport assimilation/expulsion.

Il devient alors pertinent de prendre en compte, au regard de ces jeux d'ambivalence ordinaires, les processus de radicalisation des rejets et des dénonciations alimentaires qui signifient à la fois l'échec de la constitution d'un objet interne et de toute fondation et mise en forme de la chair.

Canal Psy : Vous soulignez la force du pulsionnel présent dans l'acte de manger, et les rites qui l'entourent. Quelle est leur fonction ?

Christine DURIF-BRUCKERT : Si l'on s'interroge sur les dimensions fantasmagoriques originaires de l'oralité, et si l'on prend en compte le statut hautement paradoxal (intime/ouvert) et ambivalent des mouvements digestifs, tel que l'on vient de le voir, on comprend mieux pourquoi le corps nourri inspire tant de rituels, alimentaires et culinaires, de prescriptions et proscriptions. Mais encore, on comprend mieux comment il est également fort aisé de les prendre à partie et même de les manipuler dans l'objectif d'une structuration de

la pensée idéologique propre à éliminer le doute et l'ambivalence comme le formule KAËS dont le travail sur cette question est central.

Considérons pour étayer davantage ce propos, les pratiques de privation et d'élimination. Observables dans toutes les sociétés, les pratiques de jeûne, rythmées par le temps social, ont des fonctions symboliques essentielles de « respiration du corps » : elles ont communément pour fonction de réguler la démesure et de nettoyer (décontaminer) le corps des différents déchets et souillures produits par les échanges internes/externes, et ainsi de maintenir sa disponibilité. Or, dans nos sociétés modernes, et sous la pression des discours diététiques, ces pratiques prennent la forme d'une expiation solitaire interminable, et toujours inefficace, à rythmer le corps entre le plein et le vide, la présence et l'absence. De nombreuses personnes que nous avons interviewées, des femmes principalement, ont expliqué, en faisant référence aux pratiques de jeûnes et de purges diverses qu'elles s'imposent régulièrement dans l'objectif de rejoindre le modèle, le sentiment de ne jamais être en règle avec la vacuité, et de se sentir toujours encombrées par la présence d'un objet en trop. Non pas cet objet auquel il convient de renoncer pour être nourri, mais précisément celui qui se pose irrémédiablement comme obstacle aux aspirations les plus archaïques de faire disparaître le corps en tant que matière lourde et résistante, matière d'ancrage de la tension, lieu d'incarnation des limites. D'autant plus lorsqu'il est dissocié, non régulé, déserté par les symboles.

Nos sociétés sont cruellement marquées par l'appauvrissement de l'aliment, symbole au sein d'un ensemble de processus de dévitalisation de sa substance (les aliments légers, aériens, conditionnés...). Cette déperdition symbolique est certainement renforcée par l'abondance et le caractère paradoxal des discours sur ce qu'il convient de manger, toujours renouvelés en référence à la logique marchande. De même, la déstructuration des repas, créatrice de grignotages solitaires autant qu'inefficace à nourrir, révèle de façon vive l'exacerbation des sensations corporelles et la fermeture du corps. Or, l'aliment qui est bon à ingérer est précisément celui que l'on choisit avec confiance, celui qui justement est « bon à penser », selon la célèbre formule de LÉVI-STRAUSS, parce qu'inévitablement fidèle aux saveurs de la mémoire, et aux langages des valeurs partagées, qui en retour, lui donnent substance et identité.

Plus fondamentalement, on touche là à un problème anthropologique majeur : celui de l'obsession purificatrice et du sentiment de souillure, symptômes centraux de l'anorexique, et qui s'actualisent dans ce que je repère plus largement comme le processus anorexique contemporain. Délié des rituels de protection et de régulation, le fantasme de pureté, fantasme de retour aux origines et à l'indifférenciation, est potentiellement excitable. Ce que l'on fait dire à la science (entre autres la construction de l'imaginaire du gras), qui est relayé par les images et mises en scènes de la mode, est une manipulation préoccupante de ce vécu primordial. La prise en compte de ce processus dit combien le désir oral est livré à la pulsion, et combien en retour le corps peut y être alourdi de sa propre sauvagerie, celle de l'impossible rencontre (de l'impossible séparation) et de la confusion vie/mort (devoir mourir pour vivre, jusqu'à dénaturer et l'une et l'autre).

Canal Psy : Qu'évoquez-vous en soulignant la lutte phobique associée à l'alimentation dans nos sociétés contemporaines ?

Christine DURIF-BRUCKERT : J'y ai partiellement répondu. Je peux rajouter que ces mouvements de défaillance suscitent différentes formes de ruptures sociales. La légitimation d'une emprise sur les corps étant l'une des expressions les plus inquiétantes de ce contexte de déliaison. Plus exactement, il semblerait que l'ordre diététique établi sur ce schéma d'équivalence « santé/beauté/performance », est une voie privilégiée, et très discriminante, de la mise en place d'un contrôle social des corps privés. Cela ouvre la voie pour imposer, sous des formes subtilement masquées, le message de dégraissage du corps, qui fonctionne comme encouragement à sa désubstantialisation, disons même sa négation. Il s'agit à mon sens de l'une des violences les plus spectaculaires faites au corps. Violence d'autant plus crédible qu'elle emprunte le langage de la santé et de la responsabilité. D'autant plus acceptée (le propre de l'emprise) qu'elle active et tient en haleine ce rêve humain qui a la vie dure, qui est tenace, le corps vide, indemne de toutes opérations digestives : corps angélique, corps de rêve.

Ces quelques réflexions nous permettent d'entrevoir combien les phénomènes d'incitations à la « réduction de la graisse », et de flottement des repères alimentaires, peuvent être considérés comme

étant décisifs dans le conflit actuel que vivent un grand nombre de personnes vis-à-vis de leur corps, dont une majorité de femmes jeunes. Les symptômes les plus préoccupants étant sans doute ceux de la méconnaissance de soi et du dégoût du corps (dans un embrouillement impressionnant de la conscience de son intériorité) ainsi que la vacuité de sa représentation.

D'un tel point de vue, l'extrême préoccupation moderne du poids et de l'alimentaire est sans aucun doute à voir comme un défaut d'investissement du corps, plus encore comme une remise en cause de ses paramètres constitutifs les plus élémentaires, dont les polarités haut/bas, dehors/dedans, qui forment le socle de tout sentiment de soi.

De ces différents points de vue, ne peut-on pas dire que l'attitude anorexique tend à s'imposer comme une expérience banalisée, tant elle incarne le rêve fou de la modernité. Le sujet anorexique sait en trouver et en indiquer le chemin. De sa place émaciée, il valide les contours d'un corps malléable, qui se laisse transformer et dompter. Il valide et incarne par là même une nouvelle grille de normalité, dont les scores sont revus à la hausse d'exigences. Pour cela ce sujet fascine, tout au moins ne laisse personne indifférent. Le pourrait-il alors qu'il domine à ce point l'image du corps et le statut de la mort ? De ce point de vue, l'anorexie est à envisager comme symptôme du tissu social dont elle témoigne au plus vif de la corporéité et de la socialité. C'est ce que j'ai tenté de faire ressortir dans cet ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE

DURIF C., « Corps interne et physiologie profane », *Ethnologie française*, 1992, XXI, 1, p. 71-78.

DURIF C., « Figures du corps gros et conceptions des aliments, le rapport au modèle », *Nervure. Journal de psychiatrie*, 1993, 6, p. 23-32.

DURIF-BRUCKERT C., « Corps, corporéité et rapport à l'aliment dans les troubles du comportement alimentaire », *Champ psychosomatique*, 29, 2003, p. 71-95.

DURIF-BRUCKERT C., *Une fabuleuse machine. Anthropologie des savoirs ordinaires sur les fonctions physiologiques*, Paris, A.-M. Métaillé/Seuil, Paris, 1994, réédition Paris, L'œil Neuf, 2008.

AUTEURS

Christine Durif-Bruckert

IDREF : <https://www.idref.fr/033078351>

ORCID : <http://orcid.org/0000-0002-4610-9402>

HAL : <https://cv.archives-ouvertes.fr/christine-durif-bruckert>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000079842104>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12398112>

Anne-Claire Froger